

Le voyage des Laonnois en Angleterre en 1113

Les Laonnois ont fait un voyage de cinq mois dans le Sud de l'Angleterre pendant le printemps et l'été 1113.

Trois chroniqueurs nous en ont conté les péripéties, avec d'autant plus d'intérêt que deux d'entre eux sont les contemporains des faits qu'ils nous narrent.

Le plus ancien récit est celui de Guibert de Nogent intercalé dans son « *de vitae suae* » au livre III dans les chapitres XII et XIII à la suite de la Commune de Laon. Daté de 1114 le texte est contemporain des faits, malheureusement cet écrit est fragmentaire. Guibert, après avoir décrit les reliquaires qu'emportent nos voyageurs, ne retient que 4 épisodes du voyage : l'histoire du sourd et muet de Nesles, la traversée de la Manche, l'incendie de Christchurch et le filou de Totness.

Car nous dit notre auteur « je tais les soins habituels donnés aux malades pour ne retenir que les faits insolites ; non que je veuille écrire une ode aux sceptiques, ce qu'ils sauront bien faire eux-mêmes, ni raconter tous les faits les uns après les autres, mais seulement retenir quelques cas typiques propres à servir d'exemples à une prédication ». Guibert était en effet un excellent prédicateur, certains de ses sermons furent attribués à Saint Bernard. La remarque de Guibert est très intéressante, car elle révèle la présence parmi nos voyageurs d'hommes ayant quelques connaissances médicales ou tout au moins un grand savoir de rebouteux. Nous reviendrons sur ce point en cours de route.

Le deuxième récit se trouve dans le manuscrit 166 bis du f. 24 au f. 57 de la Bibliothèque de Laon. Il fait partie des « Miracles de Notre-Dame de Laon » écrit par le moine Herman de Tournai pendant un séjour à Laon, sur l'ordre de son ami l'évêque Barthélémi de Jur. Le manuscrit se situe entre les années 1145 et 1150 et relate tous les faits éclatants qui ont illustré l'église de Laon sous l'épiscopat de cet évêque (fondation de Prémontré par Norbert, de Foigny par Bernard), le manuscrit relève des faits de l'année 1145 mais passe sous silence la démission de Barthélémi en 1150 pour devenir simple moine à Foigny. Herman nous dit avoir interrogé lui-même les porteurs de châsse et il semble écrire sous leur dictée car il emploie tout au long du récit la première personne du pluriel : nous arrivâmes, nous vîmes, etc... C'est un récit très complet, où il étale complaisamment toute une série de guérisons miraculeuses de sourds-muets, d'aveugles, de paralysés, ce qui a valu à notre auteur le plus profond mépris de la critique historique au début du XX^e siècle. Pourtant nous

allons voir que dans tout ce fatras de miracles, il y a des détails exacts et pittoresques et qu'Herman est un conteur plein de grâce et de charme.

Le troisième document est un extrait de Gautier de Coincy qui dans ses « Miracles de Notre-Dame » reprend les Miracles de Notre-Dame de Laon d'Herman. Écrit un peu avant 1220, notre poète en vers assonancés nous conte quelques péripéties du voyage dans un style très vif, et avec un sens de l'humour et du comique qui donne un relief à son histoire de l'orfèvre d'Arras, la traversée de la Manche, les marchands de laine à Douvres et les péripéties de Christchurch.

Aussitôt l'incendie de la cathédrale lors de l'insurrection communale en 1112, avant même l'élection de l'évêque Barthélemi de Jur, sur le conseil des écolâtres Anselme de Laon et de Raoul son frère, les Laonnois décident de faire un premier voyage avec monstrence de reliques, le long de la Vallée de la Loire, afin de récupérer quelques fonds pour entreprendre les réparations de la cathédrale. Herman écrit alors : « Mais au carême de l'année d'après (en 1113) comme une part importante des travaux restait encore à faire et que l'argent s'épuisait rapidement, quelques-uns des plus sages parmi nous se consultèrent afin de choisir à nouveau quelques chanoines. Ceux-ci devaient faire honneur à l'Église de Laon tant à cause de leur piété que de leur science littéraire et de leur connaissance dans l'art de bien chanter (la cathédrale possédait depuis Charlemagne une célèbre école de musique et il fallait pour ce voyage de beaux parleurs et de bons chanteurs pour charmer les oreilles anglaises). Ils iraient au-delà de la mer avec la châsse de Notre-Dame et les reliques des Saints, en Angleterre, où fleurissait une grande opulence à cette époque à cause de la paix et de la justice qui y avaient été instaurées par le roi Henri (Bauclerc) fils du roi Guillaume.

Ainsi furent élus Boson prêtre et son neveu Robert, Raoul prêtre, Mathieu et son parent Boniface, Helinand, Jean prêtre de la paroisse St Martin, le clerc Amisard et Robert de nationalité anglaise. 9 personnes dont 3 prêtres et un interprète.

Boson est le chef de l'expédition « il est, dit Herman, au premier chef celui à qui on a confié le soin de la garde des reliques ».

Boson, avec son neveu Robert et son ami Boniface ont déjà fait partie du premier voyage le long de la Loire — et les noms de ce trio apparaissent toujours au chevet de malades dans les cas de maladies difficiles aussi bien dans le premier voyage que dans le deuxième. Si nous nous souvenons de la remarque de Guibert « je tais les soins habituels donnés aux malades... » nous pouvons considérer Boson, Robert et Boniface comme des médecins, qui ont puisé leurs sciences dans les manuscrits de Notre-Dame de Laon (407, 447, 426 bis, 420, 424 qui datent du IX^e, l'ancien évêque de Laon Pardule fut un excellent médecin).

Les miracles vont donc s'expliquer, et si Ambroise Paré au XVI^e siècle dit : « Je le soignai, Dieu le guérit », notre trio Bosen, Robert, Boniface devaient dire : « Nous les soignons et Notre-Dame de Laon les guérit ».

Nos voyageurs quittent Laon le mardi 23 mars 1113 avant les Rameaux. Une procession avec des chants les accompagna jusqu'au bas de la montagne. Ils emportaient avec eux la châsse Notre-Dame « la fierté » (du verbe fero, porter). C'était « nous dit Guibert » un magnifique phylactère contenant dans un écrin la chemise de Notre-Dame, de l'éponge ayant touché la bouche du Sauveur, un fragment de Sa Croix (rapporté récemment par le prêtre Odon avec les croisés (obituaire f. 81) et depuis dans le trésor de la cathédrale) et des cheveux de Notre-Dame et Guibert ajoute cette phrase qui en dit long « si cela est je n'en sais rien ». Guibert avec toute l'école de Laon ne croit guère aux reliques et notre auteur n'a pas hésité à écrire un virulent traité contre celles-ci et cela 400 ans avant Calvin : le « de pignoribus sanctorum ». « Le reliquaire, continue Guibert, est fait d'or et de pierres précieuses. Des vers sont gravés sur la plaque d'or louant les mystères qu'il renferme. Herman nous donne le texte des deux vers : Que je sois consacré par l'éponge et la croix du Seigneur, avec le linge de Ta face et les cheveux de la Vierge Ta mère ».

Il semblerait là que la chemise de la Vierge soit devenue un « sidonie » c'est-à-dire un voile de Véronique. Nous concluons comme Guibert que ce sont bien des mystères qui sont dans ce phylactère ! Nos voyageurs emmènent également des corps saints sans doute des reliques de Montain, Célinie, Gênebaud, celles-ci certainement beaucoup plus authentiques.

Guibert nous dit que nos voyageurs gagnèrent Nesles en trois étapes où les reliques exposées ne furent que médiocrement honorées de dons par la population. Or le Seigneur Raoul de Nesles avait chez lui un sourd et muet déjà adulte (il avait une barbe abondante) à qui on avait fait savoir par gestes qu'il allait redevenir normal et cela par sciences divinatoires ou mieux par sciences démoniaques.

Poussé par son maître, notre homme s'installa près de la châsse et n'hésita pas à l'accompagner jusqu'au Monastère de Lihons (Lihons en Santerre - Somme) pieds nus et l'esprit plein de componction, en chemin il avait donné ses souliers à un pauvre. Imperturbable, il montait la garde près de la châsse, même pendant l'heure du déjeuner. Nos clercs étant partis manger, ils laissèrent un seul d'entre eux de garde, qui, d'ailleurs en profita pour faire le tour de l'église en se promenant. En revenant ils virent avec saisissement le sourd-muet prostré par terre, du sang sentant d'ailleurs très mauvais, lui coulant des oreilles et de la bouche. Revenant de son spasme, on s'aperçut que l'homme entendait. Il fut alors décidé de retourner à Nesles en rendant grâce, afin que les

reliques médiocrement honorées la première fois, le soient beaucoup plus généreusement la deuxième fois.

Au récit de Guibert, Herman ajoute que l'homme accompagna la châsse jusqu'à la mer et aurait traversé avec eux, si on ne lui avait ordonné de retourner chez lui.

Le voyage se poursuit par Arras où nous trouvons l'histoire de l'orfèvre, qui a œuvré dans sa jeunesse la belle fierte de Laon (histoire que nous avons contée à propos de Sainte Célinie). Après un arrêt à Saint-Omer, ils atteignent Wissant.

Je remarquerai ici que déjà nos Laonnois traversant le Ponthieu, l'Artois et le Boulonnais sont entrés sur les terres des vassaux du roi d'Angleterre qui vit à Rouen.

Dans le temps pascal à la fête de Saint Marc le 25 avril, le vent étant favorable, les Laonnois prennent place dans un navire en compagnie de nombreux marchands, qui vont de Flandres en Angleterre, pour acheter de la laine et qui espèrent, à cause de nos reliquaires, faire une traversée en toute sécurité, d'autant qu'ils portent avec eux dans des sacs et des bourses plus de trente marcs d'argent. Le Capitaine du navire s'appelle Coldistann « de la Nef il est le Sire et le Maître » ; comme ils sont en pleine mer, un navire pique droit sur eux et Coldistann s'écrie : « Cette galée, dans le siècle n'a si forts larrons que ces Uslagues, grands écumeurs de mer ». A ces mots chacun en a la face déteinte et pâlie ; dans une grande angoisse nous découvrons notre mort prochaine. La galée, qui vole sur la mer comme des ailes est si ferrée, si aiguë, si acérée que toute nef touchée par elle est percée et broyée. Elle est toute environnée d'armes, de pics, de lances, d'épées qui reluisent au soleil (nous avons là une excellente description d'un drakkar). A cette vue, il y en a qui ont si peur, qu'ils ne peuvent plus tenir sur leurs pieds. Mutuellement nous nous confessons nos fautes, car nous sommes aux portes de la mort et les prêtres ne peuvent suffir à la confession, eux-mêmes troublés par l'imminence du danger se confessent à des laïcs. Les marchands désespérés posent bourses et sacs sur la châsse Notre-Dame, promettant s'ils ont la vie sauve toute leur fortune pour la reconstruction de son église. Pendant ce temps, les pirates se sont tellement rapprochés qu'ils ne sont plus qu'à la distance d'une flèche. C'est alors que Coldistann ordonna à Boson le prêtre d'interdire aux pirates de nous nuire par la puissance de Notre-Dame. Boson alors saisissant le phylactère et soutenu par Coldistann monta jusqu'au sommet de la proue du navire et l'élevant contre les ennemis, il leur interdit de nous nuire par l'autorité de la Mère de Dieu et il fit le signe de la Croix avec le reliquaire. Les mots étaient à peine prononcés, qu'un vent si mauvais et si impétueux fondit sur les pirates que leur galère s'angoissa, trois furent écrasés par le mât qui tomba raide sur eux et le mauvais navire se brisa, les précipitant à la mer — et le vent si contraire à nos ennemis nous fut favorable et salutaire, il nous

poussa si vite que déjà joyeux nous touchions le port de Douvres — mais les marchands troublés de s'être tant précipités oubliant la crainte et le péril dont ils étaient rescapés, sans vergogne, reprirent sacs et bourses disant « Dieu nous sauve, Dame grand merci » et avec toutes leurs bourses s'en furent sans déboursier un denier. Ils firent, dit Gautier de Coincy, comme ce normand qui en mer promit à St Michel sa vache et son veau mais quand des flots fut sorti et de la mer rescapé. « Michel n'aura ni ma vache ni mon veau ».

Mais nos trois chroniqueurs ajoutent aussitôt : « Nous savons tous que ce qui est donné à Dieu ne peut être repris. Les marchands voulaient garder le plus d'argent possible pour acheter le maximum de laine en Angleterre ; ils l'empilèrent dans deux hangars au bord de l'eau à Douvres, mais la nuit de leur départ, le feu prit à ces hangars et toute la laine fut brûlée, et eux devinrent des pauvres pour avoir fait injure à la Reine du Ciel ».

Quittant Douvres nos Laonnois gagnent Canterbury où le Seigneur archevêque Guillaume de Corbeil était bien connu de nous tous, car il avait vécu si longtemps à l'évêché de Laon, pour écouter l'enseignement de Maître Anselme. A l'heure présente, il était le précepteur des deux fils de Raoul le chancelier du roi d'Angleterre. Il vint au devant de nous et accourut avec une joie indicible, il nous reçut entouré de tous ses moines de St Augustin, avec énormément d'honneur et nous retint plusieurs jours avec la plus grande bienveillance.

Tout au long du voyage nous allons rencontrer les élèves d'Anselme qui facilitent les déplacements de nos Laonnois, soit qu'ils leur donnent des lettres d'introduction, l'autorisation de quêter soit qu'ils les hébergent ou qu'ils les recommandent à leurs suffragants, ce qui est loin d'être inutile vous le verrez. Grâce à eux nos Laonnois iront à Winchester Christchurch, Exeter, avec un retour vers Salisbury et l'Abbaye de Wilton, le Devonshire et le Dartmoor, pour atterrir enfin à Bristol et à Bath.

A peine arrivés à Canterbury, nos Laonnois sont appelés au chevet d'une femme riche qui depuis huit jours se débat dans les douleurs de l'accouchement, désespérant d'être jamais délivrée si ce n'est par la mort. Entendant parler de notre venue, elle dépêcha son mari pour savoir si nous ne connaîtrions pas une médecine pour la faire accoucher. L'homme s'adressa à Bosen qui hésite mais le mari lui dit que sa femme a rêvé qu'elle serait délivrée par Notre-Dame de France dès qu'elle se serait confessée. Bosen lui recommande alors de la faire confesser par un prêtre anglais et va avec les reliques de Laon au chevet de la parturiente que l'on dépose près de son lit. Bosen lui donne à boire de l'eau qui a touché le reliquaire qui est ramené à l'église, mais nous sommes à peine arrivés que nous apprenons que la femme est heureusement délivrée. (Or nous retrouvons un épisode assez

semblable dans le premier voyage à Angers, où une femme qui ne peut accoucher est délivrée par les soins de Boson). Le mari alors apporte dons et ornements et après notre retour à Laon, l'église de Laon reçut de ces gens de précieux vêtements sacerdotaux. Les tissus précieux anglais étaient très recherchés.

Il est convenu alors avec l'évêque Guillaume que les malades qui vont demander des soins à nos français devront d'abord se confesser avant de prier Notre-Dame de Laon de les guérir.

Nous trouvons nos Laonnois à Winchester pour l'Ascension où nous fûmes reçus honorablement par l'évêque. Là un chevalier nommé Raoul, échanson du roi d'Angleterre était aveugle depuis 8 ans — il avait dû céder sa charge à son fils à cause de sa cécité. Après s'être confessé et s'être fait laver les yeux, notre homme priaît près de la châsse déposée dans la cathédrale de Winchester. Or, à cause de la solennité de l'Ascension, l'évêque devait célébrer la messe dans l'église majeure, après la lecture de l'évangile et le sermon, l'évêque demanda que l'on sorte les reliques sur le parvis de l'église, afin qu'il puisse officier dignement et entamer le Canon de la messe. Nous fûmes donc poussés de l'église sur la place et c'est à ce moment que Raoul retrouva la vue et commença de louer à grands cris le Seigneur et sa Sainte Mère. Cette petite scène nous fait assister aux remous de la foule bruyante et assez superstitieuse qui entoure la monstration de reliques.

A Winchester se place également un deuxième épisode. Un certain Walterius surnommé Kiburs homme très riche, était infirme depuis 6 ans, il ne pouvait se lever ; entendant parler des miracles de Notre-Dame de Laon, il envoya des messagers nous priant de venir chez lui, car il était intransportable, souffrant en plus de ses infirmités habituelles d'un flux de ventre. Boson lui fut dépêché (toujours Boson) qui l'exhorta à faire d'abord une vraie confession car notre homme était un usurier qui non seulement avait sa maladie mais pendant sa maladie avait amassé quantité de biens usuraires de ses créanciers. A l'issue de cette confession, Kiburs dut promettre à Dieu que : 1° il n'accepterait plus à l'avenir de dons usuraires mais que 2° il rendrait aussitôt à ses débiteurs les biens mal acquis.

L'homme promit, c'est alors que Boson, accompagné de Robert et Boniface, vint apporter les reliques près du lit du malade. Alors l'homme put se lever et courir à la châsse. Il donna aux 3 clercs 3 anneaux d'or, pour la châsse, 3 vases d'argent, une grosse somme d'argent et des ornements. Mais comme sur la place, beaucoup murmuraient que pour toute sa richesse c'était peu, (il aurait possédé plus de 3.000 livres de monnaie anglaise, amassée dans ses coffres) lui-même répondit qu'il ne pouvait donner plus, car comme Zachée, il s'était engagé à rendre à ses débiteurs tout ce qu'il leur avait extorqué.

Pour l'octave de la Pentecôte, nos Laonnois arrivent à Xpikerca, Christkerca (Christchurch) où se tenait une grande foire annuelle. Gautier de Coincy trouve le nom difficile à prononcer et il ne peut nous en donner la traduction car dit-il « sachez qu'en Angleterre ne fut pas née ma nourrice ».

Or, approchant de la ville, aussi subitement qu'avec violence, nous fumes pressés par une pluie diluvienne, comme jamais nous ne nous en souvenions avoir vu. Il pleuvait et versait si bien que nul au champ ne bavardait, tout fut gâté, mouillé, lessivé, souillé, plus que si nous étions tombés dans le fleuve de l'Aisne. — L'église de cette ville était tenue par un doyen et 12 chanoines que Boson supplia de nous recevoir. Mais le doyen de répondre : « Seigneur François entrez céans vous ne pouvez, car en tout n'avons nulle fête qui tant nous vaille comme cette fête. Notre église est construite depuis peu, vous nous priveriez des offrandes des marchands venus à la foire ; nos offrandes et notre rapport ne voulons pas qu'en France emporte ». Avec peine il consentit enfin, en attendant que la pluie cesse, de déposer notre châsse sur un petit autel dans une partie retirée de leur église. Mais lorsque le doyen s'aperçut que les marchands, entendant parler des miracles de Winchester, descendaient de l'autel majeur pour voir notre châsse et y déposer des offrandes, secoué de colère, il ordonna à ses clercs de nous jeter dehors. « Dehors, assez avons de sermons, sales clercs tribouleurs, tous si bons escamoteurs qu'herbe font paître à simple gens et à plusieurs prennent leur argent par baratin (sic) et par ruse. Ils déçoivent moult gens avec tous leurs phylactères, l'un prêche à haute voix que le doigt porte Sainte Croix, l'autre jure qu'il a les saints jours que Dieu jeûna enscellés dans un cristal, l'autre dans un sandal (étouffe précieuse) une vertèbre de l'Ascension, de la Purification il a une pleine fiole et une côte de tous les Saints. Tous vos reliquaires et vos corps saints rapportez-les en France, dehors, beau menteur, rallez-vous au delà de la mer à Paris ou à Soissons pour faire vos moissons. Français sont tous baratineurs, jamais un seul ne peut aimer ! » et notre châsse fut éjectée. Comment décrire notre anxiété ! L'énormité de la pluie nous avait déprimés, nous et nos chevaux. La ville était bourrée de marchands, impossible de trouver un moindre asile. Dans une telle détresse, promptement Notre-Dame nous vient en aide.

Une matrone, compatissante à notre malheur, pria son mari de nous installer dans une maison neuve qu'il avait dans un faubourg et qu'il avait l'habitude de louer 2 marcs aux marchands pour que nous puissions y passer la nuit. Il y consentit et la femme lava nos vêtements, les fit sécher ; elle couvrit la châsse et les reliquaires de courtines et tendit la pièce de draps pour en faire comme une chapelle, enfin elle nous donna tous les soins d'une humaine hospitalité. Un marchand qui avait 3 cloches à vendre les suspendit à une poutre du plafond et les fit sonner pour convoquer ses confrères pour leur rap-

porter comment le doyen nous avait jetés hors de son église. Les marchands convoqués assistèrent au divin office chez notre hôte, puis réunis, sur la proposition d'un qui n'était pas trop enroué, ils décidèrent à l'unanimité de ne pas aller à l'église du doyen et que si un des marchands entraît dans son église, il serait pénalisé par ses confrères de 15 sous — nous apprîmes que notre hôte avait, pas loin dans la campagne, une maison où on lui élevait bœufs et brebis. Or là, restait son gardien des troupeaux qui avait une fille infirme depuis sa naissance, avec un pied retourné. Notre hôte alla la chercher et la faisant approcher, elle but l'eau ayant touché le reliquaire et puis nous lui lavâmes son pied. Elle resta assise près de la châsse et nous chantâmes solennellement la messe sur l'autel portatif et la jeune fille fut guérie.

Le lendemain, nous étions déjà à un demi-stade de la ville, lorsque regardant en arrière, nous vîmes un énorme orage comme un dragon sortant de la mer, incendier la ville. A ce terrible spectacle nous retournâmes sur nos pas et nous vîmes que l'église du doyen avait entièrement brûlé, non seulement les bois de charpente mais même les pierres et les autels étaient en poudre et en cendre. La maison du doyen avait également flambé avec tous ses vêtements et ses pellissons et lui-même n'avait échappé que parce qu'il était monté sur une barque sur la mer. Nous allâmes voir ce qui était arrivé chez notre hôte, mais lui-même et tous les siens étaient indemnes. Le doyen avait eu sa punition, d'ailleurs il vint vers nous pieds nus pour faire pénitence, il se prosterna devant la châsse, s'accusa d'avoir mal agi envers nous et pria qu'il soit pardonné de ce qu'il avait fait.

Bientôt nous arrivâmes à Exeter où vivait l'archidiacre Robert, qui autrefois était resté à Laon pour écouter les leçons de Maître Anselme. Il nous reçut avec une extrême gratitude et nous retint chez lui une dizaine de jours. Là nous guérîmes 13 personnes et en particulier un homme plié en deux qu'à cause de cela, on appelait Glutin parce qu'il était tout agglutiné. Or, il était de Salisbury et il nous supplia de retourner avec lui à Salisbury — nous retournâmes sur nos pas et notre homme assis dans une voiture nous précédait et à un stade de cet important évêché, il se mit à courir devant la châsse, au milieu de la route en rendant grâce. A Salisbury, l'évêque nous reçut avec honneur, à cause de la notoriété de Maître Anselme, dont il avait entendu parler par deux de ses parents Alexandre et Nigelas qui tous deux avaient suivi un certain temps les cours de l'école de Laon.

De là nous allâmes jusqu'à l'Abbaye de Wilton où l'on nous montra le tombeau du vénérable Bède, prêtre et éminent docteur. Près de ce tombeau gisait depuis de nombreux jours, un homme terrassé par la fièvre, là où d'autres avaient été guéris. Or la nuit avant notre arrivée, une femme poétesse qui était recluse près du tombeau et s'appelait Murier, lui

avait prédit qu'il ne serait pas guéri par Bède mais par la bienheureuse Mère de Dieu.

Nous retournâmes alors à Exeter, mais nous n'entrâmes pas dans la ville, malgré les demandes, puisque nous y étions restés déjà dix jours.

Alors nous atteignîmes le Devonshire et le Dartmoore. Là on nous montra la chaire et le four du fameux roi Arthur ainsi que les terres de ce roi, selon les fables bretonnes. A Dartmouth, nous fûmes bien reçus par un certain clerc nommé Algard, qui avait habité à Laon autrefois et qui allait devenir évêque de Coutances en Normandie. Là une enfant de 10 ans appelée Kenehellis, aveugle de naissance fut guérie. Mais voici qu'un homme à la main paralysée veillait près de la chaise pour obtenir sa guérison. Mais les bretons avaient l'habitude de se quereller avec les Français à cause du roi Arthur. Et voici que l'homme à la main paralysée commença de se battre avec un de nos serviteurs appelé Haganelle et qui était d'ailleurs un parent de l'archidiacre Widon de Laon, prétendant que le roi Arthur était toujours vivant. Cette rixe tourna à un tel tumulte que plusieurs surgirent dans l'église des armes à la main et si le clerc Algard n'était pas intervenu et n'avait séparé les combattants avec peine, il y aurait certainement eu effusion de sang. Naturellement l'homme qui avait causé toute cette bagarre à cause du roi Arthur ne reçut pas de guérison (cette anecdote montre que la légende d'Arthur est très ancienne).

De là nous allâmes à Barnstaples qui appartenait à un prince qui s'appelait Joël de Totenes.

Sa femme était la sœur de Guermund de Pinkenus vidame d'Amiens, d'une très honorable famille de Picardie, province toute voisine de la nôtre. Lorsque la dame apprit notre venue et nos miracles, elle nous réunit chez elle pendant trois jours, elle nous fit cadeau d'un vase d'argent, d'un calice précieux ; elle nous donna également des tentures et des ornements qui avaient servi autrefois à Laon, elle nous fit cadeau d'un cheval qui lui appartenait et de beaucoup d'autres choses, sans compter une somme d'argent pour la valeur de 15 livres de monnaie laonnoise. Puis avec dévotion, notre donatrice nous demanda un miracle pour une petite fille de 12 ans qui ne pouvait marcher qu'avec des béquilles. Or, après qu'elle se fut confessée et soignée, l'enfant n'était pas guérie et comme nous allions partir, elle pleurait et criait : quel malheur, hélas très douce dame Sainte Marie, ne m'abandonne pas, sans soin, non guérie et alors ce fut seulement qu'elle fut guérie et qu'elle put faire quelques pas sans ses béquilles.

Dans une chapelle construite par le prince Joël un moine religieux restait là par charité qui souffrait depuis deux ans d'un mal que les médecins jugeait inguérissable de sorte qu'il ne marchait qu'en boitant en s'appuyant sur un bâton. Pen-

dant les trois jours que nous restâmes là il nous servit avec un soin extrême et se laissa laver la partie malade de son fémur avec l'eau ayant touché les reliquaires. Lorsque nous quittâmes le château, il nous demanda la permission de rendre grâce de notre venue et de nous suivre un moment en boitant avec son bâton ; or soudain il rejeta son bâton, courut à la chasse et en riant la saisit dans ses bras, la chargea sur son épaule et la porta avec nous une bonne partie du chemin.

Nous atteignîmes alors le château du prince Joël qui s'appelle Totenes. Là des moines nous reçurent pendant trois jours où un vieillard infirme, frère germain du prince fut guéri. Ce miracle provoqua un tel élan de vénération qu'on déposa sur la chasse 40 sous de monnaie anglaise.

Mais voici qu'il arriva un terrible miracle.

Trois jeunes du pays, parents entre eux, voyant combien d'argent était déposé sur la chasse, commencèrent de nous dénigrer, disant que de tels miracles n'étaient que des artifices de magiciens. Or, l'un d'eux dit aux autres : « allons boire un coup — et les autres de répondre, avec quoi, nous n'avons pas le rond — eh bien moi je vais en avoir — où ça ? — Tu n'as pas vu ces clercs qui ramassent un tas d'argent avec leurs sots mensonges et leurs sorcelleries, eh bien je vais me faire une provision de leur argent » ; il dit et descendant de cheval, il entra dans l'église, s'approcha du reposoir où étaient les reliques et simulant de vouloir les vénérer en les embrassant, il posa sa bouche sur les deniers qui avaient été offerts et les lapa de ses lèvres avides. Puis retournant vers ses comparses : « venez et buvons ensemble, j'en ai assez pour boire à toute votre suffisance — où as-tu eu l'argent ? — et l'autre de rire : chez ceux qui font toute leur imposture dans l'église, je m'en suis rempli les joues — comment as-tu osé touché à des choses saintes — Tais-toi imbécile, et viens boire avec moi à la taverne » — et le misérable alla boire tout son saoul et quand il eut bu à satiété, il remonta à cheval, mais la punition céleste allait l'atteindre avant qu'il n'ait parcouru un demi-mille, traversant la proche forêt, une branche pendante s'enroulant autour de son cou, le désarçonna et le laissa pendu à l'arbre. Le cheval libéré revint vers le village où sa venue causa de la stupeur. Les deux comparses restés au village reconnurent la bête de leur camarade et en hâte se mirent à la recherche du cavalier et quand ils le découvrirent pendu, l'homme était déjà mort. Le détachant, ils trouvèrent sa bourse où étaient des sous volés encore imprégnés de sa salive. Avec un grand chagrin ils revinrent à la chasse rendant l'argent restant, et le posant sur l'autel, puis se mettant à genoux, se frappant la poitrine et pleurant, ils racontèrent le vol et implorèrent la miséricorde de la Sainte Mère de Dieu pour l'âme de leur défunt.

C'est alors que nos voyageurs atteignirent la puissante ville fortifiée de Bristol établie près d'un grand fleuve sur

lequel naviguaient des navires de mer venus de l'île d'Irlande et où de nombreux marchands débarquaient leurs cargaisons très variées. Avertis par les clercs de l'arrivée de nombreux navires, nous réjouissant de pouvoir acheter de nouveaux vêtements nous descendîmes au port désirant fort monter sur les navires pour satisfaire notre curiosité devant un tel étalage de marchandises. Le soir, disant à nos hôtes notre intention dès le lendemain, de monter sur les navires, ceux-ci nous en dissuadèrent nous avertissant que les marchands irlandais en face d'hommes ignorants qui montaient imprudemment sur leur navire, avaient l'habitude de lever brusquement l'ancre et d'emmener les imprudents dans des pays lointains et de les vendre aux barbaresques. Ils nous avertirent de ne pas nous laisser prendre à un tel piège. Mais notre envie de monter sur les navires était si grande, que nous méprisions ces avertissements et que nous n'avions nullement renoncé à tourner à ces navires. Mais voici que la nuit suivante, pendant que nous dormions, la benoîte Mère de Dieu nous rappela ce que notre hôte nous avait dit de ne pas remonter sur les navires, car celui qui y monterait le lendemain, serait emmené au-delà des mers et vendu aux barbaresques. Cela nous avait été signifié avec tant de force que nous décidâmes de ne pas remonter dans les navires pour faire des emplettes.

De là nous allâmes à la ville de Bath où nous fûmes bien reçus et par l'évêque, les clercs et les moines.

Dans cette ville étaient des bains chauds qu'on appelle thermes. Un enfant de 12 ans, le jour de son arrivée, pour se baigner était allé aux thermes avec ses camarades ; s'étant jeté à l'eau sans prudence, il fut suffoqué par l'intensité de l'eau chaude et tomba inanimé dans le fond des thermes. Ses proches l'ayant sorti, menaient grand deuil autour de lui, croyant qu'il avait rendu l'âme, et ayant entendu parler des miracles de Notre-Dame, l'apportèrent près de la châsse. Nous apercevant que son corps était encore tiède nous fîmes faire deux feux et nous le déposâmes entre les feux, près de cette chaleur, puis nous le suspendîmes par les pieds, de façon que sa tête soit plus basse que ses pieds. Nous lui ouvrîmes la bouche en lui introduisant un morceau de bois entre ses dents serrées et nous le fîmes vomir une grande abondance d'eau. Puis lorsque son corps fut bien réchauffé, nous le reportâmes près de la châsse et nous lui introduisîmes dans sa bouche quelques gouttes d'eau ayant touché les reliques et voici que l'enfant se remit à respirer, Dieu miséricordieux lui avait rendu le souffle et bientôt lui rendait la santé. Joyeux, nous le reconduisîmes à sa maison, le rendant à ses parents ».

Et Herman conclut : « Nous avons été le témoin de beaucoup d'autres miracles que fit Notre-Dame en Angleterre. Mais il suffit d'avoir narré ceux-ci ; Dieu est témoin que notre récit est véridique et sans fraude, car nous avons interrogé nos frères les chanoines qui ont traversé la mer ; ils nous ont rap-

porté les multiples fatigues de leur voyage et grâce au courage de qui nous avons pu recevoir toutes les offrandes faites à Notre-Seigneur et à sa pieuse Mère et qui ont été données à l'église de Laon, à savoir 120 marcs d'argent, sans parler des tissus et autres vêtements ecclésiastiques rapportés d'Angleterre. Partis le 23 mars 1113, nous étions de retour le 6 septembre, l'avant-veille de la fête de la Nativité de Notre-Dame, avec joie nous louons Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, Roi des Rois et Seigneur des Seigneurs qui avec le Père et le Saint-Esprit vit et règne à travers tous les siècles ».

S. MARTINET.